

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(13 octobre - 29 octobre\)](#)[Item](#)**61. Val-Richer, Mardi 17 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven**

61. Val-Richer, Mardi 17 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

10 Fichier(s)

Les mots clés

[Amour](#), [Discours du for intérieur](#), [histoire](#), [Poésie](#), [Portrait](#), [Protestantisme](#), [Religion](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1837-10-17

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitMadame, je veux passer ma soirée à causer avec vous.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°103/140-142

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 234-235-236, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/384-392

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°61. Mardi 17 9 heures 1/4

Madame je veux passer ma soirée à causer avec vous. Oui, ma soirée, et à causer. Il est neuf heures un quart ; vous vous couchez à onze heures ; j'ai presque deux heures devant moi. Croyez-vous qu'on invente jamais une façon d'écrire aussi vite qu'on parle ? Je le voudrais bien. Il y avait une fois une Mad. de Fourqueux femme d'un contrôleur général et très aimable, très spirituelle, mais ayant une peur affreuse de la mort. Son testament commençait par ces mots ; si jamais je meurs. Elle n'avait pas voulu se donner le chagrin d'en parler à coup sûr. Elle était convaincue qu'on finirait par découvrir le secret de ne pas mourir, et elle se désespérait de l'idée que ce ne serait pas de son vivant. La découverte que j'invoque ne serait pas si grande ; mais elle aurait bien son prix. A mon avis, le défaut de presque tout en ce monde de l'écriture, de la parole, de la poste, de la conversation, de la discussion, c'est la lenteur. Tout se traîne au dehors quand, au dedans tout va si vite !

Les Hindous ont un petit dialogue charmant : " Qu'est-ce qui est plus rapide que la flèche ? Le vent - Plus rapide que le vent ? L'éclair. Que l'éclair ? Le regard. Que le regard ? La pensée. Que la pensée ? L'amour. " Ils ont raison ; il n'y a que l'amour qui aille assez vite, qui mette dans un moment, dans une minute, tout ce qu'on y peut mettre d'émotions, d'idées, de craintes, de désirs, de joies, de peines. On aurait beau faire ma découverte et parvenir à écrire aussi vite qu'on parle ; l'amour trouverait encore cela bien lent. Avez-vous jamais lu quelque chose de cette poésie Hindoue qui a charmé des millions d'hommes pendant plus de mille ans et dont nous ne connaissons encore que des échantillons ? Il y a des choses charmantes, surtout des tableaux tendres. Des amours de mari et femme. Chez nos poètes à nous, l'amour tient une grande place dans la vie ; chez ceux-là, c'est la vie même. Ce n'est pas un épisode, c'est toute l'histoire. On sent, en lisant cela, que ces créatures qui s'aiment, s'aiment constamment à tout instant, en parlant, en se taisant, en marchant, en se reposant, en respirant, en dormant. Je n'ai vu nulle autre part, toute l'âme, tout l'être devenu à ce point amour, tout amour, et non pas amour violent orageux, combattu, mais amour tendre, heureux; parfaitement heureux, et ne se lassant, ne se rassasiant jamais de lui-même & de son bonheur. Il y a une histoire du Roi Nala et de sa femme Damayanti, une autre de la Princesse Savitry et deux ou trois autres encore où la passion arrive à un degré de profondeur, d'ardeur, et en même temps d'élégance de délicatesse, de finesse, qui surpasse tout ce qu'on a jamais imaginé dans notre Occident, encore froid et grossier ; il faut en convenir, auprès de cet orient-là.

Que j'aurais de plaisir à vous lire cela, à vous lire tant de choses ! Mais lire c'est perdre du temps. Pour vous lire, il faudrait que j'eusse à moi l'éternité. A propos de lire, je vais vous faire envoyer cette petite histoire de Monk et de la restauration de Charles 2 dont la fin vient de paraître dans la Revue française. Cela vous amusera un peu. Il n'y a rien là de tendre, rien de poétique. C'est de la pure comédie vue de la coulisse. Il est très vrai que je n'avais pas écrit cela du tout pour le public mais pour moi seul uniquement pour bien étudier Monk et la grande intrigue de la Restauration des Stuart, comme on étudie un homme avec lequel on veut vivre, et un événement auquel on doit prendre part. Vous me direz si après cette lecture, l'homme et l'événement vous sont devenus bien familiers. Ils me l'étaient

parfaitement quand j'ai écrit.

Je suis bien aise que vous ayez causé avec le Duc de Broglie, et point surpris que vous lui ayez trouvé plus d'intimité, plus de confiance. J'espère que dans le cours de cet hiver, vous lui en trouverez encore davantage. J'ai vraiment de l'amitié pour lui, une amitié qui a résisté et résisterait à toutes les vicissitudes de la politique, à tous les commérages des ennemis et à toutes les complaints des amis. C'est une âme élevée et un esprit distingué, très net en effet, comme vous l'avez remarqué surtout quand il a eu le temps de regarder aux choses. Pour voir, il a besoin de regarder. Il n'a pas toute la promptitude de coup d'œil, toute la présence d'esprit qui sont quelque fois, nécessaires sur le terrain même au moment de l'action. Mais avant et après, personne n'a plus de pénétration, de jugement et même plus d'invention et de ressources. Il aime beaucoup Lord et Lady Granville.

Je suis fâché de l'accident de Lord Pombroke. Savez-vous pourquoi ? Il est allé vous voir à Boulogne, le 2 juillet, et vous m'avez parlé de lui dans votre seconde lettre. Depuis ce jour-là son non ne m'est pas indifférent. J'aimerais mieux que le Roi Guillaume n'eût pas été mauvais pour sa femme.

Je m'intéresse à la maison de Nassau. Nous le devons, vous et moi, comme Protestants. Je ne vous engagerais pas à lire cela, vous vous en ennuierez à mourir mais on publie en ce moment à Leide, par ordre du Roi, toute la correspondance des Princes d'Orange pendant, la lutte des Pays-bas contre l'Espagne, et il y a en mauvais allemand et en mauvais français, des lettres superbes, des modèles de confiance dans la mauvaise fortune et de modération dans la bonne. Cette maison a fourni au moins trois hommes qui sont des plus grands, sauf un peu d'éclat qui leur manque. Le fond était en eux supérieur à la forme et c'est par la forme surtout que le commun des hommes est pris.

Puisque nous voilà tous deux si bons Protestants, je veux vous dire que le matin même de mon dernier départ, un des Pasteurs de l'Eglise des Billettes, le seul qui ait vraiment de l'esprit et du talent, Mr. Verny est venu me voir, et m'a dit qu'il s'était présenté chez vous deux fois avec le regret de ne pas être reçu. Il m'a paru avoir le projet d'y retourner. S'il le fait recevez le une fois. C'est un homme de mérite, qui a du cœur et du sens. Sa conversation vous plaira assez, et la vôtre le charmera. Est-ce là assez de conversation ? Il me semble vraiment que je n'ai pas parlé seul et que je sais tout ce que vous m'avez dit. Pourtant le 31 vaudra mieux, infiniment mieux. A demain matin en attendant le 31. Et adieu provisoirement, en attendant l'adieu de demain matin.

11 H.

J'envoie ceci directement. J'ai mon cabinet plein de visites qui viennent me demander à déjeuner. Il sera fait comme vous le voulez. Je vous en parlerai demain. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 61. Val-Richer, Mardi 17 octobre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1837-10-17.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 22/12/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/996>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 234-235-236

Date précise de la lettre Mardi 17 octobre 1837

Heure 9 heures 1/4

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024
